

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An.... 6 fr.  
Six Mois... 3 fr.  
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4<sup>bis</sup>, rue d'Orsel, Paris  
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 fr.  
Trois Mois... 2 fr.

## HARDI, GUERRE AUX VACHES!

Chouette! l'Émeute ronfie!

## LES SYNDICALES TRIOMPHENT LA GOUVERNANCE CANE!



### MORT AUX VACHES!

Nom de dieu, est-ce que ça commencerait pour de bon, foutre?

Voilà quatre tours de cadran que Paris se rebiffe un tantinet contre les emmerdements que la putain de Publique nous fait endurer depuis le jour de sa naissance.

Un moment, et même assez longtemps, ça avait l'air comme si on avait coupé la chique au populo avec la saignée de la Commune. Mais, foutre, il y a vingt-deux ans de ça! Et, depuis lors, de riches fistons et de bonnes bougresses ont poussé, qui ne demandent qu'à montrer les dents et du biceps.

■ C'est bien, ça, les petiots! Moi j'en pince pour la jeunesse. C'est elle qui foutra la Sociale en marche.

Ce qui sort le plus clair des événements de ces derniers jour, c'est que la mesure est pleine, archi pleine, et qu'il faut bougrement peu pour la faire déborder.

Le populo en a plein le dos d'être emmerdé jusqu'à la gauche, de briffer du vent à la sauce aux cailloux et d'endurer la mistoufle toute sa vache de vie. Proprios, patrons et gouvernants se sont tous unis contre Jean Misère, et, foutre, un beau jour la patience le lâche et, brouf! ça y est.

Cette fois-ci, c'est une vieille bourrique de la Triperie du Luxembourg, mossieu le sénateur Bérenger qui a attaché le grelot. Ça vous en bouche un coin, hein, les aminches! Une tête de veau, à qui il ne manque que du persil dans le nez, un vieux gâteux, pourri par la vadrouille, aurait provoqué l'émeute?

C'est comme je vous le dis, mille bombes!

Voilà qui prouve qu'il ne faut rien prendre à la blague: les moindres bricoles peuvent amener de gros chabonais.

Un caillou fait bien dérailler un train filant à toute vapeur, — un sénateur placé

à propos en travers du populo peut bien le faire sortir de ses gonds!

Je m'en vas vous raconter le fourbi en deux temps et trois mouvements.

Attention donc!

Y a de cela deux ou trois mois une trifouillée de jeunes bougres, des étudiants, des artisses, des modèles, etc., avaient organisé, comme tous les ans, une partie de rigolade appelée le bal des Quat'-z-Arts. De galbeuses tyresses quasiment à poil, représentaient celle-ci la peinture, celle-là la sculpture, telle autre l'architecture, etc. Pour être nippées elles ne l'étaient pas des tas, foutre! La plupart des gosselines n'avaient pour toutes frusques qu'une paire de jarretières, des gants et un éventail.

Mais quoi, c'est leur métier de se foutre à poil dans les ateliers d'artisses! Aucune n'avait vu de mal à la chose.

Tout le monde rigolait et en se séparant on se donna rendez-vous pour l'année prochaine.

Mais, tout ça ne faisait pas l'affaire de ce vieux pou de Bérenger qui, voulut quand même foutre son sale groin dans des affaires qui ne le regardaient pas. Fu-

rieux de n'en pouvoir plus (et aussi de ce qu'on ne l'avait pas invité), le salaud dénonça aux enjuponnés les jeunesses qui avaient pris part au bal, sous prétexte qu'ils avaient « outragé les bonnes mœurs. »

Les bonnes mœurs !! Oh là là, et ta sœur, vieille crapule, est-ce qu'elle en a ?

Faut savoir, les camaros, que le Bérenger, en compagnie de cette vieille savate de Jules Simon, — encore un qui ne veut pas crever — et d'un autre gâteux nommé Frédéric Passy a fondé il y a un an à peu près une ligue contre la licence des rues. Comme qui dirait un syndicat pour canuler tout le monde.

Bref, le Bérenger dénonça les types et les tyresses du bal des Quat-z-Arts et les juges les condamnèrent. Oh, ils ne leur ont pas fait grand bobo, foutre. Au fond, ça les emmerdait bien un peu de condamner des bourgeoisillons, des étudiants, — mais, puisque les marchands d'injustice sont là pour ça, les vaches ont condamné.

Quoique ça, dans les prix doux. Les grandes distributions ils les réservent au populo, aux grévistes et surtout aux anarchos.

Pas moins, pour venger leurs copains condamnés, les étudiants résolurent d'aller engueuler ce vieux cochon de Bérenger, et pour cela, samedi soir, ils se réunirent et dévalèrent de leur quartier.

Comme les étudiants revenaient de la turne du Père la Pudeur, les flics de la brigade centrale leur sont tombés sur le poil. Les fistons n'ont pas encaissé les gnons sans les rendre ; ils ont bien répliqué, nom de dieu, et plus d'une des vaches de la gouvernance a salement écopé.

Furieux, les pestailles se sont rués sur les baladeurs et arrivés devant la terrasse d'un grand troquet du boulevard Michel, ils ont pris les bocks, les carafes et les porte-allumettes pour les foutre à la gueule des consommateurs.

Un pauvre bougre, Nuger, assis tranquillement à siroter un bock a reçu un porte-allumette à la caboche et il a crampé trois heures après.

Mille marmites, ça a foutu le feu aux poudres !

Cet assassinat a émoussillé le populo. Il a été la goutte de sang qui a fait déborder le vase.

Y avait trop longtemps que les bons bougres se laissaient botter le cul par les flics, — ça ne pouvait plus durer !

Les étudiants ont donné le branle et voici que maintenant le chambard ronfle ferme, le populo y va dare dare.

Y a pas mèche de raconter tout ça en détail, les quatre ailes du caneton n'y suffiraient pas ; faut me borner à jaspiner l'aspect général :

C'est samedi soir que le pauvre Nuger a été assommé, — la triste nouvelle ne s'est répandue que le lendemain.

Illico, ça a été un bouillonnement farmineux. De partout est parti un cri contre les bourriques : « Assassins ! Assassins ! »

Dimanche, dans la spirée, la préfectance a été assiégée et détériorée le plus qu'il a été possible ; le torchon tricolore

qui pendillait à la porte a été décroché et foutu à l'égout.

Puis, jour à jour, au lieu de se calmer le bouzan n'a fait que s'accroître.

Maintenant c'est l'émeute en plein !

Et faut voir, on n'y va pas avec le dos de la cuillère : les kiosques des boulevards sont foutus bas et flambés ; les omnibus et les tramways sont réquisitionnés, culbutés et empilés en barricades.

Sur les sergots qui, avec les gardes municipaux, ont encore seuls marché, on tape à coups de matraque et de barres de fer. Sans compter que les revolvers commencent à être de la fête : y a même eu un armurier pillé.

Dans des bagarres des riches lieux ont désarmé les flics et les ont sabrés avec leurs propres coupe-choux.

A l'heure qu'il est, y a un changement : ces jours derniers on a assassiné le populo illégalement, maintenant on a collé sur les boulevards des cipaux avec la trompette au bec pour faire les trois sommations.

Et après, nom de dieu ?

La belle foutaise que d'être assassiné légalement au lieu de l'être illégalement.

Vaudrait bougrement mieux ne pas l'être du tout !

\*\*

A qui s'adresse l'émeute ?

A Lozé, — peut-être à Dupuy, le pion ministériel, — mais elle ne vise pas plus loin, nom d'une bombe !

Gueuler contre la rousse, cogner sur les roussins, c'est très bien, nom de dieu ! Mais c'est pas suffisant :

Faudrait s'en prendre aux maîtres de la police, les rendre responsables de ses crimes. Pourquoi ne le fait-on pas ?

Ah, voilà le hic ! Ça tient à l'agence-ment de la gouvernance.

Si tous les bourgeois d'Europe avaient du flair, ils auraient vivement foutu au rancard leurs rois et leurs empereurs et se ficheraient en républiques.

La république, c'est le plus chouette des gouvernements pour les capitalos : quand il y a des anyeroches, les responsabilités vont de bric et de broc, tombent sur un Lozé ou un Dupuy, mais laissent le système intact.

Ainsi, que dans l'émeute actuelle, les ministres ou son préfet soient culbutés, la belle jambe que ça nous fera !

On nous collera d'autres charognes en place de celles-là, et ce sera kif-kif bourriquet.

On est entré en danse en criant : « Cons-puez Lozé ! »

Ça se continue par : « Mort aux vaches ! »

Pourquoi donc n'irait-on pas plus loin et ne crierait-on pas : « Mort aux tantes de la gouvernance ! »

Culbuter des tramways et des omnibus, c'est très hurf, — mais, cré mille marmites, pourquoi donc, par la même occase, ne culbuterait-on pas la guimbarde sociale ?

Ça ne serait pas du superflu, foutre !

\*\*

S'il y a quelqu'un qui n'a pas les étudiants à la bonne, c'est bibi.

Seulement, quand ils font quelque chose de chouette, tout grincheux que je suis, je ne leur garde pas rancune et j'approuve !

Or, cré tonnerre, y a pas à tortiller, ces jours-ci, ils ont eu de la moelle !

C'est eux qui ont donné le signal du bakanal, — pour des bourgeoisillons, c'est rupin.

Mais voilà le hic : leur sang ne bouillonne pas longtemps : un moment échauffé, il redevient vite le jus de navet que papa leur a collé dans les veines.

Ils ruminent et songent à l'avenir : y a de la contradiction entre la guerre qu'ils font aux sergots et la situation sociale qui leur tend les bras.

Pour lors, voyant que ça va trop loin, ils se rangent des voitures et des omnibus.

C'est un tort, nom de dieu !

Pourquoi donc ne sortiraient-ils pas en plein de la routine !

Pourquoi donc ne tendraient-ils pas leur patte blanche aux prolos ?

Et cela, franchement, sans garder derrière la tête une pensée d'ambition. Alors, en chœur, on pourrait foncer sur la gouvernance et la chambarder dans les grands prix.

Qu'ont-ils à y perdre ?

Leur situation ? Avec ça que le sort qui les attend est déjà si enviable : être jugeur, avocat ou quelque chose du même tonneau n'a rien de bien attrayant.

Une fois la Sociale en route, ils n'auraient pas de peine à dégouter une manière de vivoter moins dégueulasse ; ils pourraient s'appuyer assez de plaisirs, de douceurs et de sucreries pour n'avoir pas à regretter le temps passé.

Outre ça, d'autres avantages sont à considérer : y aurait mèche de vagabonder dans les rues sans risquer d'être assassiné par les sergots.

Et cela pour une bonne raison : c'est que les sergots seraient une engeance inconnue, dont on reluquerait des échantillons empaillés au musée des horreurs.

Hélas, je crains bien que les étudiants ne se laissent pas empaumer par mes bonnes raisons.

M'est avis qu'ils préfèrent écouter les ragougnasses que leur débitent les quotidiens : les journalenx bourgeois flattent leur vanité de petits aristos.

Mince de puanteur qui s'exhale des quotidiens.

Oh là là, pour reluquer quelque chose dans leurs pissotières, la moindre des précautions est de se tamponner les narines avec un tire-jus phéniqué.

Y en a pas un qui soit un peu franc du collier. Non, foutre, pas un !

Depuis les plus réacs, jusqu'à ceux qui se donnent des airs de tranche-montagne, tel l'*Intransigeant*, tous gueulent à l'agent provocateur et au marlou.

A les croire, si la préfecture a été assiégée, si les kiosques ont été culbutés et incendiés, les becs de gaz dévissés, les omnibus foutus en capilotade, les barricades dressées, le cuir des roussins tané dur... Tout cela et le reste n'est pas l'œuvre des étudiants ni du populo.

C'est l'œuvre des agents provocateurs et des marlous.

Nom de dieu, si les étudiants avaient un brin de jugeotte, ils comprendraient que c'est une sacrée insulte que les journaliers leur crachent à la face.

Comment, on les croit tellement avachis et masturbés qu'on les juge incapables d'un acte énergique?

Mais non! Comme ces dégueulages sont débités avec autant d'hypocrisie que de miel, les étudiants s'empaument à l'hameçon, — sinon tous, au moins un bon tas! A preuve, c'est qu'il y a des niguedouilles qui ont protesté contre le chambard.

Ceux-là veulent qu'on les croie incapables d'autre chose que de culotter des pipes et décuotter les petites femmes de brasserie.

Pour ce qui est du populo qui fait le bouzan, et que les chieurs d'encre traitent de marlou et d'agent provocateur, il s'en tamponne le coquillard.

La bave des journaliers ne l'atteint pas, — ça glisse sur sa peau, kif-kif la pisse de cheval sur le caoutchouc. D'ailleurs, nom de dieu, c'est pas nouveau! A chaque fois qu'il a fait deux liards de charivari, on lui a sorti la même ragougnasse.

Aussi, ça ne prend pas!

Une chose qui est à considérer : c'est la bonasserie qu'on a mis à réprimer l'émeute.

Ce n'est que le quatrième jour que la gouvernance a montré ses troubades, — et encore elle y a mis des formes, nom de dieu!

Dame, on a beau brailler que les marlous et les agents provocateurs font seuls du bakanal, faut bien se rendre à l'évidence : les émeutiers sont des étudiants et beaucoup de prolos.

Or, le pion Dupuy hésitait à faire métriller les fils à papa.

Ah, s'il n'y eut eu que des prolos, il n'aurait pas barguigné : les troubades auraient été amenés dare, et à l'heure qu'il est le sang des ouvriers pisserait dans les égouts en gros ruisseaux.

A Fourmies, on n'a pas fait tant de magnés!

La pauvre Marie Blondeau n'avait pas fait de barricades, ni foutu le feu à aucun kiosque, elle se baladait avec une branche d'aubépine : c'est pour ce crime que les capitalos l'ont faite assassiner.

Eh oui, mille dieux, la présence des étudiants a sauvé le populo!

C'est si vrai que, maintenant que les grosses légumes s'aperçoivent que les étudiants tirent leur épingle du jeu et que quasiment seuls les prolos continuent à marcher, le pion Dupuy déclare qu'il n'aura plus de ménagements.

A la représentation de mercredi, à l'Aquarium, il ne l'a pas envoyé dire, voici son boniment nature : « Les étudiants ont eu la sagesse de se séparer... Les manifestants sont les soldats habituels du désordre, les professionnels de l'émeute; on y trouve des étrangers, des sans-patrie. Ces éléments révolutionnaires seront nettement balayés. »

Et les bouffe-galette d'applaudir dur et ferme!

Et pas un n'a protesté! Les députés socialistes n'ont pas bronché : ni Lafargue, ni aucun autre n'a traité la bourrique ministérielle d'assassin!

\*\*\*

Les cuirassiers sont campés au quartier Latin. On les reluque moins de travers que les sergots et les gardes municipaux.

Pourtant, les troubades qu'on expédie dans les rues de Paris sont bougrement choisis : on prend les plus rosses habituellement.

Quoique ça, il y a une incertitude qui n'est pas à l'avantage de la gouvernance : l'armée a l'air de refouler à la sale besogne qu'on lui fait accomplir.

Ainsi, l'après-midi de mercredi, un quart d'œil, Touny, ordonne à un officier de cuirassiers de charger le populo place Maube. Là, y avait pas d'étudiants, c'était le populo pur, — donc l'officier ne devait pas être influencé par la crainte d'écrabouiller des petits bourgeois.

Malgré ça, il n'a rien voulu savoir : « Donnez-moi un ordre écrit et paraphé, » a dit le galonné au roussin. Turellement, le quart d'œil n'a pas voulu donner un pareil papier; conséquemment les cuirassiers n'ont pas plus bougé que s'ils avaient été en pain d'épices.

A un autre endroit, un roussin en bourgeois racroche un officier : « Allons, lieutenant, chargez! » qu'il lui gueule.

Sans faire d'épates, le lieutenant a fait empoigner le roussin par deux troubades, et pour un peu, si le salaud avait fait de la rouspétance, il parlait de lui brûler la gueule.

Y a pas, foutre, le massacre de Fourmies a fait son effet!

Les troubades ne voudraient pas être d'un nouveau 155, et les galonnés y regarderaient à deux fois avant d'ordonner le massacre : ils ne tiennent pas à laisser un nom sanguinaire kif-kif le commandant Chaput.

C'est que, nom de dieu, si salauds que soient les galonnards, y a pas des tas de bêtes à procès du calibre d'un Galiffet.

\*\*\*

Tandis qu'au quartier Latin, le chambard va son petit train, ça bouillonne aussi à la place de la République.

C'est justement pour le 5 juillet que la gouvernance avait annoncé la fermeture de la Bourse du Travail.

Voyant la tournure que prenait l'émeute, elle a cané.

La Bourse reste ouverte!

Et les syndicales n'ont pas capitulé.

Le pion Dupuy n'ose pas foutre ses menaces à exécution : il recule!

Pauvre couillon, c'était pas la peine de te poser en casseur d'assiettes.

Allons, c'est rupinskoff! De reculade en reculade, faut espérer qu'on l'amènera à la culbute définitive.

Et foutre, c'est pas que pour lui que je parle, bondieu non!

C'est toute la clique à qui il faudra donner le coup du lapin.

Toute la racaille de la haute, capitalos,

jugeurs, députés, curés, à qui on va foutre la chasse.

C'est en bonne voie, y a qu'à ne pas changer de main!

## TROP TARD, LES COLIGNONS

Les colignons sont entrés en branle, chouetto-suifard!

Ils ont abandonné les fourbis pacifiques et les lavements à la guimauve.

C'est très bien, nom de dieu!

Seulement, hélas, ils s'y sont pris bougrement sur le tard!

C'est quasiment en désespérés qu'ils ont mis les pieds dans le plat et ont usé de la violence.

Y a trois semaines que la grève durait, et pendant la première quinzaine, les colignons ont passé leur temps à faire des réunions où on jaspait sur les crapuleries patronales. C'était pas suffisant!

Ce n'est que ces derniers jours qu'ils ont compris leur pantoufflerie.

Les deux grosses charognes, Bixio, le patron de la Compagnie Générale, et Lamonta, de l'Urbaine, avaient au premier jour de la grève bouclé leurs Dépôts, refusant des sapins aux faux frères, craignant que les grévistes n'esquintent le matériel. Quand ils ont vu que ceux-ci passaient leur temps à se rouler les pouces, l'espoir leur est revenu : ils ont rouvert leurs Dépôts et ont embauché des colignons à la manque.

Les grévistes ont reluqué le tableau et n'ont pas fait de rouspétance!

Les couillons se contentaient de protester.

Pauvres jobards, ils se figuraient que la gouvernance allait se fiche de leur bord, et ils attendaient la gueule ouverte que les réformes leur tombent du ciel, kif-kif des alouettes rôties.

Rien n'est venu, — à part la mistouffe!

Pour lors les guimbardiers se sont foutus en rogne : ils ont vu, — un peu tard! — que s'ils restaient calmes et inodores, encore une huitaine, ils pourraient rester sur le pavé à perpète, attendu que Bixio et Lamonta auraient recruté une nouvelle équipe de colignons.

Dame, la moutarde leur est montée au nez, et, au lieu de tourner autour du pot pour vaincre la force patronale, ils y ont été carrément et usé de la force.

Ils se sont attelés au culbutement des sapins, au saccage des harnais et de tout le matériel.

Et le populo qui a du flair et qui en pince pour les zigues d'attaque leur a illico donné un coup de main.

Tant que les grévistes n'avaient que bavassé, les bons bougres ne s'étaient pas mêlés de la chose, — ça a été une autre paire de manches quand il y a eu du grabuge.

Où on a vu ça chouettement, c'est vendredi, à Belleville : quelques colignons avaient commencé à culbuter les guimbardes des cochers à la manque; les sergots ont voulu foutre le holà. Le populo a pris parti pour les grévistes : on a bourré la gueule aux ficards et tous les sapins

qui se sont amenés ont été culbutés et foutus en capitolade.

Ça a duré toute la soirée, une chiée de filles ont rapliqué et y a eu bataille en règle.

Ça a été plus qu'un tamponnage, nom de dieu ! Ça a été une petiote émeute.

Il est certain que si chaque jour les Compagnies avaient une centaine de saps plus foutus en marmelade, elles ne tiendraient pas une semaine à ce jeu-là !

Bixio et l'aronta mettraient vivement les pouces et en passeraient par toutes les exigences des colignons.

Mais voilà le hic, pour user de ce fourbi, il ne faut pas attendre que la dèche vous ait avachi.

C'est pas après quinze jours de grève qu'on doit s'ateler à la besogne, — c'est le premier jour !

La vieille rengaine qui dit « faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille » est bougrement véridique.

Si les colignons y avaient été dare dare les premiers jours, à l'heure qu'il est, leurs exploit'eurs a'raient cané.

Au lieu de ça, ils n'ont fait de la rouspétance que lorsqu'ils se sont vus acculés à la défaite.

Turellement, mieux vaut tard que jamais !

Y a pas à tortiller, les cochers, de même que les prolos de tous les autres métiers sont traités selon leurs mérites par les patrons.

« Comme on fait son pieu on se couche. »

C'est bougrement vrai, nom de dieu !

On seroit trop que la paye des ouvriers ne dépasse jamais le minimum de ce qui est juste nécessaire à l'existence, (et souvent elle va au-dessous, jusqu'à s'évanouir. .)

Eh bien non, c'est pas l'estomac qui fixe le taux des salaires, c'est notre bi-cés.

Si nous sommes énergiques, si nous faisons preuve de nerf, le patron file doux : il n'ose pas rogner les salaires, allonger nos heures de turbin.

Au contraire, plus nous serrons les fesses, plus nous baissons le caquet, plus le patron le prend de haut, et moins il s'épate pour nous mener à coups de ma- traque.

Les différences de salaires qu'on voit dans trente-six métiers ne s'expliquent pas autrement.

A Paris, par exemple, les raffineurs gagnent 3 ou 4 balles par jour pour un turbin de cheval, tandis que les ouvriers en vélos gagnent leurs dix balles dans la journée.

D'où vient la différence ?

Y a pas méche de dire que les uns et les autres palpent le minimum de ce qui est nécessaire à leur existence. En effet, la panse des raffineurs est aussi large que celle des ouvriers en vélos. D'autre part, pour les uns comme pour les autres, le pain vaut huit sous le kilo, le vin seize sous, ..... ainsi du reste.

Donc, nom de dieu, y a autre chose !

Cette autre chose, c'est notre poigne, foutre !

Si les raffineurs ne touchent qu'un salaire de famine, ça vient de ce qu'ils ne se sentent pas assez les coudes et se laissent trop emberlificotter par les exploit'eurs.

Au contraire, les ouvriers en vélos sont des zigues d'attaque qui, plutôt que d'accepter une diminution de salaires couperaient un patron en quatre.

Autre exemple :

Dans le mitan des campagnes où les capitalos s'en vont maintenant installer des bagnes industriels, y a des prolos qui gagnent à peine vingt sous par jour. Les malheureux vivotent comme ils peuvent : ils bouffent des pommes de terre, lichent du sirop de grenouille, et ne connaissent la bidoche que de réputation.

Croyez-vous que leur panse diffère de celle des prolos de Paris, au point qu'elle refoulerait sur la soupe et le bœuf ?

M'est avis que non, mille bombes !

Seulement, comme les pauvres ouvriers pétrousquins ont les boyaux de la tête farcis d'ignorance et d'esprit de soumission, ils ne savent par quel bout s'y prendre pour se rebiffer contre le patron et lui imposer leurs volontés.

D'autre part, supposez-vous que c'est parce que les singes ont à la bonne les prolos de Paris qu'ils leur crachent une paye si supérieure à celle que palpent les prolos de la campagne ?

Foutre non ! S'il ne tenait qu'à eux, ils nous auraient vite réduits à accepter le même minimum, — mais y a rien de fait !

Et cela, non pas parce que notre ventre a des yeux plus grands, mais bien parce que nous avons plus de jugeotte et plus de nerf et que, conséquemment, nous ne nous laisserions pas réduire à la famine sans rouspéter.

Toutes les grèves, depuis les plus pacifiques jusqu'à celles où les bons bougres y mettent le plus d'ardeur, ont ça pour but :

Empêcher les patrons de faire dégringoler le niveau des salaires au-dessous de ce que l'on a l'habitude de palper.

Si les prolos n'étaient pas toujours sur le qui-vive, prêts à foutre les pieds dans le plat, — on serait propres !

Ah malheur, on aurait vite sur le râble une égalité de salaires bougrement infecte !

Les singes commenceraient par réduire les ouvriers en vélos, au tarif des raffineurs.

Puis, raffineurs et ouvriers en vélos seraient vite foutus au régime des prolos campluchards, — à vingt sous par jour !

Y aurait d'autre limite à ce serrage de vis que la patience du populo.

Heureusement, nom de dieu, on n'en pince pas pour aller à reculons, — on laisse ça aux écrevisses !

Les bons bougres sont toujours à faire la surse pour empêcher les exploit'eurs d'en venir à leurs fins.

Le tort qu'on a, c'est de s'en tenir à une chamaillerie de salaires : il n'en coûte pas davantage d'exiger beaucoup que peu.

Pourquoi donc s'en tenir aux petits morceaux ?

Au lieu de dire aux patrons : « Tu

sais, sale exploit'eur faut que tu nous aboules vingt sous d'augmentation... », vaudrait bougrement mieux lui dire : sale cochon, tu es un infâme voleur, ton usiue n'est pas à toi, elle est à nous ! Et ça nous démange d'y foutre le grappin dessus... »

En admettant qu'on ne soit pas assez forts pour prendre possession de l'usine, rien que l'idée que ça pourrait arriver foutrait la chair de poule au jean fesse.

Illico, il ferait des tripotées de concessions ; c'est pas vingt sous, c'est quarante sous d'augmentation qu'il cracherait aux gas.

Ainsi, les socialos à la manque nous jouent de la guitare avec les trois-huit. Eh bien, si jamais les patrons nous foutent les huit heures dans les guibolles, ce ne sera que le jour où les bons bougres seront en passe de prendre possession de tout le bataclan social.

Alors, pour parer le coup, comme l'ave- nement, on nous collera les huit heures !

Cré mille pétards, je m'aperçois que j'ai bougrement perdu de vue les colignons !

Pas moins, ce que je viens de dégoiser s'applique à eux, de même qu'à tous les frangins.

Pour faire la guerre aux patrons, y a pas à tortiller du cul.

Primo, faut pas s'en tenir à mendigotter des babioles : pour avoir quèque chose faut réclamer tout.

Deuxièmo, faut y mettre des formes : faire comprendre aux exploit'eurs qu'on a du poil ailleurs que dans la main, — et, s'ils ont l'air d'en douter, le leur prouver carrément !



### ROULÉS, LES COLIGNONS !

Ce que j'avais prévu, dans la tartine que les camaros viennent de s'appuyer est arrivé : malgré que les colignons aient chambardé pas mal de saps, ils sont forcés de caner.

La grève est finie !

Si seulement ça pouvait leur servir de leçon.

### LA GRÈVE DU PORT DE SAINT-NAZAIRE

Le 22 juin, tous les ouvriers du bassin se sont foutus en grève, réclamant une augmentation de salaire. C'est pas féroce comme réclamation, mais enfin mieux vaut ça que de les voir moisir sous la coupe des patrons. De là à s'acheminer vers l'abolition du patronat et du salariat, y a pas loin !

Turellement, pour protéger les cochons qui voulaient continuer à travailler, une chiée de charpentiers à Carnot ont rapliqué, et chargé sur les bons bougres qui montraient du nerf.

Malgré ça, on a chambardé les wagons. Dans quelques chantiers, c'est les contre-coup qui triment : c'est bien leur tour, nom de dieu !

Les grévistes ont nommé des délégués pour s'entendre avec les patrons. Comme d'habitude, patrons et délégués ont l'air de s'entendre trop bien, et les intérêts des grévistes restent en arrière. Ce serait plus simple de ne compter sur personne et de faire ses affaires soi-même. Qu'un mandataire soit bon ou mauvais, avec

lui il n'y a jamais rien de fait : c'est toujours un endormeur.

Dans les rues et sur le port les gardes-de-ville, qui rencontrent des petits groupes de grévistes, demandent si on veut travailler. Les copains répondent que le travail des ouvriers ne regarde pas les cognes et conseillent à ceux-ci d'aller se faire foutre.

Les socialistes à la manque prêchent le calme. Dans une réunion tenue au début de la grève, le conseiller municipal Abraham recommandait d'être bien sages. Si des camarades sont arrêtés, qu'il dégoisât, pas de rouspétance : on sera bien obligé de les relâcher. Je t'en fous ! Les vaches ont bel et bien maintenu la plupart des arrestations opérées et les ont corsées au moyen de condamnations salées. Pourtant il y a eu des camarades remis en liberté. (Un bon point à la *Démocratie de l'Ouest* qui a pris leur défense).

A Trignac, autre réunion, où le copain Guillemain, coffré dès le premier jour, puis relâché, parce que les camarades étaient allés faire le siège du commissariat, a mouché un cafard, quelque chose de bien.

Trop de calme ! trop de calme ! Quand le populo obtient la moindre des choses, c'est parce qu'il montre les crocs ou parce que la bourgeoisie a peur qu'il les montre !

Il y a une sacrée floppée de bateaux à décharger. Les patrons en ont envoyé au Havre et à La Rochelle. Mais quand les prolos de ces patelins ont appris de quoi il retournait, ils n'ont rien voulu savoir, et les bateaux sont revenus pleins comme devant.

Malheureusement des imbéciles d'ouvriers de Nantes (y en a de si gourdes !) ont radiné pour faire le travail des grévistes. Ils auraient dû se rappeler que lorsqu'ils s'étaient foutus grève, les ouvriers Nazairiens, auxquels on en offrait 10 francs par jour, avaient refusé, par esprit de solidarité.

Que la grève continue ou bien qu'elle tourne en eau de boudin, elle n'aura pas été inutile. Le populo connaît mieux maintenant ces bourriques de policiers. Il les a rudement dans le nez, et il regrette bien que ceux qui salissent aujourd'hui Saint Nazaire, ne se soient pas trouvés rue des Bons-Enfants, le jour de la danse.

## LES SURVIVANTS DE CHICAGO

Trois victimes des capitales viennent de sortir du bagne.

Oh, nom de dieu, c'est pas en France que ça s'est passé !

L'autre jour, quelques dépotés ont réclamé une amnistie ; non pas qu'ils aient de la pitié ou de l'estime pour les zigues d'attaque qui moisissent dans les bastilles de la Publique.

Foutre non ! Seulement faire l'amnistie, c'était se payer un brin de réclame, — et c'était mariolle, vu que les élections s'amènent pour le 20 août.

Ah ouat ! Il s'est à peine trouvé à l'Aquarium une centaine de bouffe-galette pour voter en faveur de l'amnistie. Tous les autres, c'est-à-dire quatre à cinq cents, n'ont rien voulu savoir !

Douc, c'est pas en France que les portes des bagnes se sont ouvertes.

C'est dans un putain de pays qui, comme vacherie, rend des points à tous les richards et à tous les gouvernants du monde : en Amérique, à Chicago !

Et les trois gas qui viennent d'être libérés sont les trois survivants du grand procès de Chicago.

Les camarades se souviennent : Au 1<sup>er</sup> mai 1886, la grève générale se mijotait en Amérique. Ça ronflait ferme, y avait des manifestances espatrouillantes. Voilà qu'un soir, les roussins tombent en sourdine sur un meeting en plein air et veulent le disperser. Subito, sans crier gare, une bombe esclaffe dans le camp des roussins,

en faisant éternuer pour de bon une trentaine.

Qui avait fait le coup ?

Allez donc y voir !

Toujours est-il que, par centaines, tous les anarchos qui montraient leur crête furent sucrés dans la nuit. Comme il n'y avait pas mèche de faire le procès à tous, y eut un triage. Turellement, les plus chouettes fleux étrennèrent ! Sans preuves de rien, sans foutre ni merde, on les fit passer à condamnation : ils étaient huit.

Après bien des mics-macs, tous les huit furent condamnés à mort :

Quatre furent seuls pendus : Spies, Parsons, Fischer et Engel.

Un cinquième, Lingg, fit la nique à la potence en se faisant sauter la caboche avec un cigare farci de dynamite.

Les trois autres, Michel Schwab, Oscar Neebe et Samuel Felden, au lieu d'être exécutés, furent envoyés au bagne à perpète.

C'est eux qui viennent de sortir !

Comme il fallait expliquer pourquoi on les mettait en liberté, le gouverneur de l'Illinois a tout gentiment déclaré « qu'il les graciait parce que leur procès n'a pas été conduit avec impartialité. »

Mais alors, mille bombes, c'est avouer que les cinq qui ont trouvé la mort dans ce procès ont été carrément assassinés ?

Parfaitement, c'est cela que ça signifie !

Y a beau temps que les bons bougres sont fixés. Y a belle lurette qu'ils savent que l'exécution des anarchos de Chicago a été une des plus faramineuses infamies qu'on ait eu l'horreur de voir.

Pas moins, il n'est pas mauvais que les grosses légumes appuient sur la chanterelle, et l'avouent eux-mêmes.

C'est ce que vient de faire le gouverneur de l'Illinois.

Par exemple, les journaliers bourgeois ont rudement aboyé après lui.

Ah, cré tonnerre, c'était à croire que ces salops allaient devenir enragés du coup ! Ces maudits chieurs d'encre n'oublient jamais une minute, que leur métier est de veiller à la sécurité des jean-foutre de la haute.

L'aveu du gouverneur de l'Illinois leur a paru fiche une sacrée mornifle aux juges.

« De quoi ? qu'ils ont braillé. On le sait bien qu'il n'y a pas eu d'impartialité dans le procès de Chicago. La belle fouterie ! Avec les anarchos y a pas besoin de tant de mages : on les extermine comme on peut, — s'il n'y a pas mèche de les crever en masse, on les tue en détail... »

Fallait voir comme ils reluquaient de travers le gouverneur de l'Illinois ! Pour un peu ils l'auraient traité d'anarcho et auraient réclamé qu'on l'exécute à l'électricité.

## LE COUP DU LAPIN

Les enjuponnés de la basse-cour de cassation viennent de déclarer valable la jugerie contre Forest.

Ces sacrées vaches, si pointilleux quand il s'agissait de la bande à Lesseps, sont devenus bougrement coulant du moment qu'il ne s'agissait que d'envoyer un anarcho à la guillotine.

Va-t-on foutre la caboche du pauvre gas dans le panier à Deibler ?

Mille marmites, voilà qui dépasserait tout !

Car enfin, non seulement sa condamnation est abominable, mais encore elle est la conséquence de la trouducuterie des douze potirons.

On le sait aujourd'hui, nom de dieu !

Les jurés ne voulaient pas condamner Forest à mort.

Ils voulaient bien lui coller quelques années de bagne sur le dos, — mais c'était tout !

C'était déjà bougrement bourrique de leur part, mais n'insistons pas là-dessus.

Le code est un maudit traquenard, tout farci de pièges à pauvres bougres. Forest est tombé dans un, poussé par les douze potirons.

Ces andouilles-là lui ont refusé les circonstances atténuantes, sans savoir ce qu'ils faisaient ; ils étaient à cent lieues de se douter qu'ils prononçaient sa mort.

Peut-être croyaient-ils crâner : l'avocat bêcheur leur avait seriné que les jurés du procès Francis avait eu peur des anarchos et qu'il espérait qu'il n'en serait pas de même avec eux.

Les sacrés salauds se sont rengorgés kif-kif des dindons et pour prouver qu'ils n'étaient pas des tafeurs, ils ont refusé les circonstances atténuantes à Forest, sans se douter qu'ils livraient sa cabèche aux juges.

Ils ne supposaient pas que pour une simple tentative de barbotage de lapins ça allait si loin, nom de dieu !

Si eux ne s'en doutaient pas, — pour leur compte, les marchands d'injustice étaient bougrement fixés.

Quand ils ont vu que les potirons venaient de fiche une tête d'anarcho dans leurs robes, ils s'en sont pouléché les babouines, flairant le sang !

Ah, mille dieux, ils n'ont pas lambiné !

En deux temps et trois mouvements ça y a été : ils ont prononcé la mort !

Y a que ça qui ragailardisse un peu ces sales pourritures.

Si chaque matin les juges avaient un bon bougre à expédier à la guillotine, et tous les soirs quelques petits garçons à violer, y aurait pas plus heureux sur la terre !

Et maintenant, que va-t-on faire de Forest ? Va-t-on lui couper le cou ?

C'est sa Jean-Foutrierie Carnot qui va prononcer...

Y a plus que « la grâce » qui puisse sauver le pauvre fieu des griffes à Deibler.

« La grâce ! » quel cochon de mot !

Comment, voilà un bon bougre à qui les jean-foutre de la haute font subir toutes les crapuleries et toutes les tortures imaginables, et, arrivé au bout du rouleau, ce sont les bourreaux qui gracient la victime !

Forest avait faim : n'en pinçant pas pour se laisser crever ou se suicider, l'idée lui vint de bouffer un lapin de la Compagnie de l'Urbanisme ;

On le paume, avant qu'il n'ait rien barboté ; on le trimballe au violon. Là, les sergots le passent à tabac d'une abominable façon, ne laissant pas sur sa peau une place nette ; ils continuent en le tailladant à coups de sabre et pour finir, jouent comme des porcs avec ce paquet de chairs saignantes.

On le trimballe à Mazas, on le colle dans une cellule et on laisse ses blessures se guérir à leur fantaisie.

Voici qu'il passe en condamnation, et alors grâce à l'andouillerie des potirons, on le condamne à mort.

Y a pas, nom de dieu, d'un bout à l'autre il est la victime !

Cette victime, sa Jean-Foutrierie Carnot osera-t-il la livrer à son copain Deibler ?

Ça ne serait pas mariolle de sa part.

Car, faut pas qu'il l'oublie, c'est par des charogneries de ce calibre qu'on pousse les zigues d'attaque aux vengeances.

Un souvenir : si les sergots avaient été aimables avec Decamps, Dardare et Léveillé, lors de la bataille de Clichy, — si, d'autre part, quand on les fit passer en jugerie, les marchands d'injustice y avaient mis un brin d'impartialité,

Ravachol n'aurait pas songé à s'en prendre au Benoist et au Bulot.

## HORREURS MILITAIRES

Y a un concours permanent entre les tribunaux composés d'enjuponnés, et ceux qui sont composés de galonnards, — entre les tribunaux civils et les conseils de guerre.

C'est à qui fera en le moins de temps possible le plus grand nombre de saloperies.

Si les sentences militaires paraissent plus dégueulasses encore que les sentences civiles, ça tient simplement à ce que le code militaire est encore plus ignoble que le code civil pour pékins. Mais, au fond, quand il s'agit de foutre les gas sous les verroux, képis et moules à pâtisserie se valent.

Voici les derniers exploits du conseil de guerre du 6<sup>e</sup> corps, à **Châlons-sur-Marne** :

Un bon bougre, H..., est poursuivi pour insoumission. Le tarif du délit va de six jours à un an. Y a de la marge.

Mais H... avait manifesté le 1<sup>er</sup> mai 1891, à Clichy ; il s'était déclaré « antipatriote et adversaire des institutions patriotiques ». Aussi on l'a salé. Le maximum : un an, brouf !

Il a eu une tenue devant les ivrognes du comptoir, — je ne vous dis que ça ! Probable que son année de cage et de turbin forcé ne fera qu'aiguïser la dent qu'il a contre cette crapularde de société.

Quant à V..., il était accusé d'avoir chippé, — quoi ? Une liquette de flanelle. Ça lui a valu deux ans de prison, rien que ça.

Comme il avait déjà passé quelque temps à la caserne, il a pu voir par quelles sales manigances les types bien placés pour, grattent sur le tortorage, les frusques et les croquenots des trouffions.

Mais, tout ce fricottage n'est rien, comparé à ce qui se passe en temps de guerre. Ah, mince ! c'est alors que la monouille raplique bien dans les profondes des gros macs de la patrie. Et quand ils ont chapardé à gogo, on leur fout un ruban de plus sur les nageoires et une écaille rouge sur la vessie.

Faut espérer, nom de dieu, que si, en deux ans, les gardes-chiourmes lui laissent cinq minutes de répit, ce pauvre bougre de V... réfléchira sur tout ça.

Et sang-dieu, entré patriote au pénitencier, il en sortira anarcho.

A côté des truffards qui baissent la tête et acceptent sans rouspétance toutes les horreurs qui passent par la bouillote des galonnards, y a des gas à la redresse qui ne marchent pas.

Ceux-là ont les pieds nickelés du talon jusqu'aux orteils.

Un mariote, c'est un artiflot du 28<sup>e</sup> perché à Fontainebleau.

On l'avait foutu à la boîte en prévention de conseil de guerre. Pourquoi ? J'en sais foutre rien.

Mais ce que je sais bougrement, c'est que si on l'avait laissé bricoler dans son patelin à bêcher les navets, à ramer les pommes de terre ou à sculpter les marrons, il n'aurait pas eu la déveine d'être foutu à la tôle en prévention de conseil.

Turellement, il n'avait aucun goût pour le conseil de guerre. Aussi, trouvant une occase, il ne rata pas le coche et s'évada sans demander son reste.

S'évader, c'est rupinskoff ! Mais c'est pas tout : faut encore jouer de la fille de l'air. Or, quand on a pas un radis en poche, y a pas à espérer que les chemins de fer vous tendent les bras.

Il s'agissait donc pour le gas de dégotter du cognon, afin de s'esbigner en douce.

En raffer chez ses camoros de chambrée, ça ne le bottait pas : il faisait du tort à des frangins.

Heureusement, il se souvint d'un galonné chez qui il avait fait le larbin (à la caserne on appelle ça, être ordonnance) : « Soulever de la belle galette à un galonnard, y a pas de mal à ça ! » se dit l'artiflot.

Et dare dare il s'en va passer la revue de la turbine et des pépettes de son ancien patron.

Pas de veine ! Voilà que le gradé vient le déranger dans ses petites opérations.

« Crac ! » Il ne fait ni une ni deux : il lui administre un coup de tire-point dans la bedaine, et le laisse à moitié escoffié sur le plancher.

Tant pis pour l'animal ! Il n'avait qu'à ne pas se foutre galonné, — y a des métiers plus honorables et avec moins de risques à la clé.

Pour ce qui est de l'artiflot il a décampé, — et je souhaite qu'on ne l'arquepinse jamais.



### CHOUETTE MANIFESTANCE

**Nîmes.** — Un dernier mot, à propos des deux galonnards que la culasse a fricassés, — mieux vaut tard que jamais, foutre !

A leur enterrement, y avait toute la légumerie de la ville ; mais, ce qu'il y a eu de plus épouillant, attendu que les deux types étaient des radigaleux, ça a été d'y voir l'évêque, avec sa bedaine gagnée en suçant le pauvre monde, ainsi que tous les ratichons et toutes les bigottes de l'endroit.

Allons, la Publique Française va bien ! la voilà maintenant qui donne en plein dans la bigoterie, kif-kif les putains retraitées.

Par exemple, le populo était simplement aligné le long des rues et tenu en respect par une tripotée de roussins, — crainte qu'il n'eût détérioré les cléricafards, si on l'eût laissé approcher.

Ce qu'on oublié de nous dire les quotidiens, c'est que, à la hauteur de l'avenue Feuchère, 5 à 600 bons bougres ont forcé les lignes de police et se sont mis à siffler et à engueuler les ensoutanés.

Il s'en est guère fallu que ça ne fasse un sacré grabuge.

Et, nom de dieu, voilà qui prouve que le populo n'est pas aussi patriotard qu'on nous le serine ! En effet, s'il l'était, rien que parce que les ensoutanés étaient à l'enterrement des galonnards y aurait pas eu de bouzan.

### CHOUETTE RÉUNION

**Lonwit** est un petit patelin au milieu des campagnes du Jura ; il y a là une nichée de bons bougres qui gobent le vent des idées nouvelles.

Dimanche dernier, deux copains de Dijon étaient en tournée de propagande dans ces parages.

Le maire de Lonwit est un bon bougre qui en pince pour la liberté et qui a à la bonne les idées d'émancipation. Aussi il ne se fit pas prier pour donner la permission aux copains : il leur dégotta une salle pour leur conférence et le tambour de la ville annonça la nouvelle.

A 8 heures du soir, la salle était farcie : 150 campluchards avaient appliqué pour entendre parler de la crise agricole.

Un premier copain explique le triste sort des culs-terreux et démontre qu'ils n'ont rien à espérer des gouvernants, vu que c'est eux qui se saignent aux quatre veines pour les nourrir.

C'est le cultivateur qui alimente la Société, il n'a pas besoin que les politiciens lui viennent en aide. Le mieux qu'ils pourraient faire pour lui être utile, serait de ne plus le voler et de supprimer.

Le copain termine en énumérant la chieée de

voleurs qui, outre ceux de la gouvernance, vivent en vermine aux crochets des pétrousquins, depuis le proprio jusqu'à l'industriel.

Un second camaro explique que les campluchards ont intérêt à s'instructionner, afin de savoir par quel bout s'y prendre quand le moment de dégorger les voleurs arrivera.

Ensuite, le père Ducommun, un bon vieux qui trimarde par toutes les campluches, se trouvant de passage par là, se fend de son palas.

Une fois les frontières foutues à bas, qu'il dit, tous les travaux malfaisants de la guerre et de la marine seront laissés de côté, — les efforts qu'on faisait de ces côtés-là seront reportés vers la campagne et on entreprendra des travaux utiles.

Ainsi, on n'aura plus peur de la sécheresse ; soit par des arrosages, soit qu'on ait des réserves, on pourra parer à un été comme celui qui maintenant nous désole tant.

Les cultivateurs ont écouté tous les jaspings avec bougrement de jubilation ; ils se sont payés un tas de brochures de tout calibre, et sont retournés chez eux les poches pleines de journaux et de manifestes.

### SUS AUX RECORDS !

**Cherbourg.** — Avoir femme et enfants avoir turbiné toute sa vie, et se voir du premier de l'an à la Sylvestre rongé d'impôts et obligés de goberger une racaille de galonnards, de ronds de cuir et toute une vermine de gens de loi, c'est par le temps qui court, le sort des prolos.

Quand l'un de nous est tracassé et asticcotté par un cochon d'huissier, on se laisse faire trop souvent. On supporte tout à cause de la famille, des mômes à qui on craint de retirer le pain de la bouche.

C'est malheureux qu'on ait le trac, nom de dieu !

En effet, ce qui rend possibles les charogneries des records, c'est qu'on les endure.

Si tous les bons bougres à qui ces hibous-là scient le dos, suivaient l'exemple d'un gas à la redresse de Cherbourg, ça changerait d'air.

La semaine dernière, un huissier s'arrêna chez ce gas, nommé C... Le record Doré faisait le pête-sec, insolent, arrogant, — et aussi bêcasse que de coutume,

Cré pétard, le fiston l'a regardé entre les yeux et te lui a dit son fait gentiment.

Le cochon Doré a porté plainte et le bon bougre a été condamné à 15 jours de pris m.

Quinze jours, c'est emmerdant à tirer ! Mais, une supposition : que seulement la moitié de ceux à qui Doré la brute fait des mistouffles se rebiffent contre lui, — qu'arrive-t-il ?

Foutrait-on quinze jours de clou à chacun ?

Ah ouat ! Faudrait bien que les juges deviennent coulants, leurs prisons étant trop étroites !

D'autre part, le Doré voyant qu'on ne se contente pas de le reluquer de travers, serrerait les fesses, craignant pour sa peau.

Eh foutre, l'exemple servirait ! La vermine d'huissiers, qui crève de bien-être à manger le pauvre monde, se ferait rudement rare, — en attendant qu'on l'envoie sucer les pissenlits par la racine.

### GRAINE D'ASSASSIN

**Nouzon.** — Ah, elle est chouette, la municipalité de socialos du patelin ! Maintenant comme avant, les bourgeois n'ont pas besoin de se gêner : ils peuvent faire subir toutes les mistouffles possibles au populo. Pigez ça :

Un loupiot, qui avait fait ballon à son déjeuner, s'était juché dans un cerisier sauvage. Malheureusement, de même que les prolos ont des patrons, les arbres ont des proprios, et le cerisier en question appartenait à une tyesse plusieurs fois millionnaire, la veuve Petit. Les petits-fils de cette vieille peau, deux avortons de treize à quatorze ans, reluquent le petit bougre en train de s'enfiler des cerises : ils le prennent pour cible, et, pif ! paf ! ils lui foutent dans les guibolles trois balles de revolver.

Le maire, le quart-d'œil, les cognes, toute la clique au grand complet a eu connaissance de l'histoire, mais ils s'en sont foutus. Ah, si les balles de revolver avaient été encaissées par les deux bourgeoisillons, c'aurait été une autre paire de manches. On aurait foutu au bloc dare dare le petit prolo et sa famille, — et on les aurait salés dans les grands prix.

Et foutre, faut pas désespérer : il n'est pas encore dit qu'on ne les poursuivra pas pour vol !

Par bonheur, les camaros qui ont du poil ont cessé de compter sur les conseillers cipaux et autres pouvoirs publics, — mêmes farcis de sociaux. Ils saisissent par les cheveux qu'on doit faire ses affaires soi-même ou entre copains. Y a que ça de vrai, mille dieux !

C'est égal, trois balles de revolver pour trois cerises, c'est chérot, nom d'une pipe !

## VACHERIES DE PARVENUS

**Vienne.** — Qui dit parvenu, dit salaud !

Le jean-foutre Bron, un patron qui occupe une huitaine de prolos comme fleurs, ne fait pas mentir le proverbe.

Les ouvriers qui sont sous la coupe de ce vilain mulle ne sont guère à la noce.

Le sale bougre a tellement oublié le temps où il était obligé de turbiner pour croustiller un brin, qu'il en fait voir de toutes les couleurs à ceux qui n'ont pas fait comme lui : c'est-à-dire qui n'ont pas fait un tas de bassesses pour s'élever un peu au-dessus des camaros.

Dernièrement, en déménageant un métier à filer, un pauvre bougre se démonte un abattis.

Le patron se fout à hurler comme trente-six veaux que si le prolo n'avait pas été soûlé, ça ne lui serait pas arrivé. Le jean foutre savait où il voulait en venir : il a tout juste collé dix balles dans les pattes de sa victime, pour faire face à une dizaine de jours de maladie.

Y a treize ans que les dépotés ont en chantier une loi sur les accidents de travail, — c'est assez dire qu'ils se foutent autant du populo que bibi d'une décoration.

En admettant qu'ils arrivent à la finir, les patrons trouveront toujours un joint pour faire kif-kif l'exploiteur Bron : traiter leur ouvrier estropié de soulard et lui abouler juste dix balles pour dix jours de maladie,

Et de deux, nom de dieu ! Faut que j'astique un brin un contre-coup du bagne à Bourrier frères, le Génon.

Ce jean-foutre n'est pas aussi parvenu que le Bron : il n'est arrivé qu'à être contre-coup, — et cela à force de courbettes et de lichages de culs patronnaux.

Il n'y a qu'un mois que le triste sire est garde-chiourme et il a déjà fait une charibotée de rosseries.

Malheur à celui qui ne rentre pas juste à la cloche ! S'il est de quelques minutes en retard, c'est des engueulades à tout casser.

Quand il n'était que simple prolo, l'animal aurait voulu voir les cambuses patronales sauter comme une merde, — maintenant, y a rien de fait !

Par exemple, si les bonnes bougresses ont le nez creux, elles n'attendent pas que ce nouveau Mazamet prenne goût aux vacheries, — à la première fois, elles te lui enverront une navette par le travers de la gueule, histoire de lui apprendre à filer doux avec les onvriers.

## PROLOS, SOYEZ SAGES !

**L'Arbresle.** — C'est l'usage là-bas de boucler les fêtes de la Saint-Jean-foutre par une fête spéciale dite : « le conchon ».

Mais une journée de turbin des ouvriers, ça rapporte bougrement de galette à leurs exploités.

Dame, les singes en ont mal à ce qui leur sert de cœur, de voir l'outillage en panne et les esclaves en rigolade.

Est-ce que le rôle des prolos n'est pas de se décarcasser pour argenter et dorer la clique capitaliste ?

Oui, foutre ! Donc, chômer, c'est voler les patrons.

Si vous ajoutez à ça que le premier adjoint de l'Arbresle possède un bagne de tissage, les camaros ne seront pas épatés si je leur dis que le maire Clayette a interdit le « conchon » traditionnel.

Les richards seuls ont le droit de bien briffer, de gambiller et de plumarder.

Et à défaut de « conchon », ils ne manquent pas d'autres prétextes :

Ils n'ont que ça à faire !

Mais, nom de dieu, les prolos s'en fatigueront de turbiner pour amuser leurs singes ;

Ce jour-là ils les feront gambiller d'une riche façon : quel chahut il y aura au « conchon » des richards !

## SALES RÉPUBLICAINS

**Saint-Martin-du-Mont**, un petit patelin de la Côte-d'Or, est exploité par une bande de républicains qui autrefois voulaient détruire les curés et leurs églises.

Les cochons ont bien vite retourné leurs vestes, car ils se sont aperçus qu'ils avaient besoin des ratichons pour abrutir le populo. Dame, sans eux, pas mèche de vivre en feignasses aux crochets des bons bougres.

Aussi, à je ne sais plus à quelle dernière fête on a vu un coup rigolboche : le maître d'école, tout le conseil cipal, l'adjoint et je ne sais encore quelle autre légume, processionnaient à côté du ratichon, juste à côté de son grand parapluie.

Très chouette, nom de dieu ! Car beaucoup de campluchards ont vu de ce fait que politiciens et ratichons sont comme cul et chemise.

## COCHONNE DE FÊTE

Ces jours-ci **Beauvais** a fait la fête en l'honneur d'une gironde bougresse de l'ancien temps : Jeanne Hachette qui un jour que les ennemis rapliquaient prit l'initiative de la défense et à la tête du populo de la ville les culbuta.

Si la bonne bougresse revivait m'est avis qu'elle enverrait chier tous les marlous de la Volière municipale avec leur anniversaire du siège de Beauvais.

Ah, nom de dieu, ce qu'elle en foutrait des coups de hache sur les radis-creux de la volière : elle les hacherait menu comme chair à pâté.

« De quoi, qu'elle leur dirait, quand j'ai foutu la main à la pâte, je ne faisais pas la mascarade, kif-kif les donzelles que vous avez frusquées en blanc pour tirer le canon ? »

« Et puis, les corporations ouvrières ne processionnaient pas : on dirait qu'elles font concurrence aux ratichons. »

« Vous êtes si cruches qu'elle ajouterait que, pour me fêter, vous ne savez que faire les pantins. Si encore c'était vous qui aboulez la belle galette, mais non ! c'est le populo qui crache, — ça lui est d'autant plus dur qu'il ne bouffe pas son comptant. »

Oui, nom de dieu, voilà les boniments que Jeanne Hachette aurait débités. Et elle n'aurait pas eu tort, car le camaro qui m'envoie les tuyaux me raconte que cette trouducuterie de fête était tout-à-fait mouche.

Si les grosses légumes n'ont que des fourbis de ce calibre pour faire patienter les ouvriers, ils peuvent plier bagages.

## COMMUNICATIONS

### PARIS

— Les *Enfants de la Nature*, réunion tous les samedis à 8 h. 1/2, 118, avenue Kléber, salle Janton.

— Groupe de propagande des V<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> arrondissements, Salle Messiez, 127, rue Mouffetard, réunion samedi 8, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Les événements de la semaine — Anarchie et Patrie.

Prière aux camarades d'être exacts.

**Congrès régional de Bordeaux.** — Compagnons :

Parmiles adhésions que nous avons reçues, quelques groupes nous demandent l'époque à laquelle nous comptons les convoquer.

Nous attendons pour cela un plus grand nombre d'adhésions ; en conséquence nous prions les groupes et compagnons qui ont adopté cette idée, de bien vouloir nous écrire le plus tôt possible afin qu'il n'y ait aucun retard.

S'adresser au compagnon L. Liard, 48, rue des Retaillons, 48 (2<sup>e</sup> étage).

**La Tour du Pin.** — Le groupe d'études sociales fait appel à toutes les volontés quelles que soit leurs idées pour étudier et propager les idées nouvelles et arriver à l'émancipation des travailleurs.

Réunion du groupe dans une salle réservée du café Paul Morel, le dimanche 9, à 2 h. de l'après-midi.

**Nouzon.** — Le groupe les *Deshérités* invite le groupe des *Sans-Patrie*, de Charleville, à la réunion qui aura lieu le dimanche 16, à 6 h. du soir, à Bondrois, route de Charleville à Nouzon.

Ordre du jour : Les prochaines élections. — S'entendre pour un candidat abstentionniste. — Manifeste, affiches.

**Lyon.** — Réunion du groupe la Jeunesse libertaire et cosmopolite, grande soirée familiale privée dimanche 9, à 4 h. de l'après-midi, salle de la Boule-d'Or, avenue des Ponts.

Causerie, chants et déclamations.

**Saint-Nazaire.** — Réunion des copains dimanche 9 juillet, à 3 h. de l'après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Ordre du jour : La propagande anarchiste et le Congrès de Bordeaux.

Tous les copains sont invités.

**Cette.** — Tous les anarchistes sont convoqués, en vue de la propagande à faire contre les élections, café du Gard, rue du Pont-Neuf.

**Amiens.** — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

**Bordeaux.** — Les compagnons anarchistes se réunissent le jeudi et le samedi soir, et le dimanche toute la journée, 4, cours St-Jean, au débit.

Avis aux camarades de passage.

**Besançon.** — Groupe indépendant d'études sociales, réunion tous les samedis, rue d'Alsace, 6, salle réservée, café des Bains, à 8 h. 1/2 du soir.

Tous les lecteurs du *Père Peinard* sont cordialement invités.

**Chalons.** — Réunion du groupe les *Sangliers de la Marne*, le 9 juillet, à 7 h. du soir, au local convenu.

**Lille.** — Réunion tous les lundis soir, au Châlet du boulevard Victor-Hugo, 160.

Dans les villes où il n'y a pas de vendeur du *Père Peinard*, les bons bougres n'ont qu'à le demander à la bibliothèque de la gare : S'il n'y est pas en vente le bibliothécaire le fera venir.

## PETITE POSTE

L. Havre — N. Toulouse — P. Commentry — B. Trouville — P. Lyon — G. Montaigu — L. Montceaux — P. Grenoble — F. Montoir — D. Calais — P. Castres — P. Boufarik — C. Braux — H. Allais — M. Armentière — M. Toulouse — B. Dijon — M. Tour-du-Pin — T. Mézières — G. Arbresle — H. Saint-Nazaire — M. Avignon — L. Havre — C. Reims — P. Bordeaux — C. Agen — P. Saint-Etienne — O. La Couture — P. Frolais — A. Vienne — R. Ambroise — Angers — V. Lille — D. Bue — B. Saint-Aubin. Reçu galette, merci.

— Le compagnon A. D., de Vienne, prévient les copains qui correspondent avec lui que sa nouvelle adresse est : rue du Repentir, 13.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*  
4 bis, rue d'Orsel, Paris

AU PALAIS D'INJUSTICE



Ce que je suis?... Je suis un homme... et je veux ta peau!